

Michel Delpech

J'AI OSÉ DIEU...

2013

Presses de la Renaissance

du possible. Je pioche, comme un sculpteur. Je creuse, comme un archéologue, j'ôte une pierre après l'autre, jusqu'à ce que je trouve. Je fouille en moi, j'appelle, j'essaye de capter. Je découvre parfois des choses qui, de prime abord, semblent éloignées de Dieu : une idée de mise en scène, de musique, un souffle qui me permettra d'amorcer ce que j'ai envie de réaliser. Mais sont-elles vraiment éloignées de Dieu ? Quand je cherche, je me laisse emporter par le flux des idées, des pensées, des souvenirs. J'entre dans la quête et je cueille les fruits.

Je cherche la vérité. Je ne sais pas quoi mettre sous ce vocable, je suis incapable d'en donner ne serait-ce qu'un début de définition. Comment mettre la vérité en mots ? Comment mettre l'amour en mots ? En réalité, j'ignore ce que je cherche. Je ne sais pas comment nommer cette vérité que je traque. Il s'agit peut-être de la foi, ou alors de l'amour, de la plénitude. Et, au fin fond de tout cela, de la paix. La paix intérieure. Je suis, en effet, très anxieux de nature, très nerveux. Je suis convaincu que ce que je cherche, même si j'ignore de quoi il s'agit, calmera mon tumulte intérieur. J'ai une vie d'artiste, de saltimbanque, avec des périodes d'occupation intense où j'enchaîne les concerts, où je prépare un disque, joue dans un film ; et d'autres périodes où je cesse d'être dans l'agitation.

Je mets à profit ces phases pour poursuivre ma recherche, d'abord dans les livres. Je ne lis pas de romans, je m'y ennuie très vite, ces histoires ne

m'intéressent pas, même s'il y a des chefs-d'œuvre dans la littérature. Je ne lis pas non plus de manuels de psychologie, très peu de traités de philosophie. En revanche, je suis un grand amateur de librairies religieuses et je rôde souvent à La Procure, à Paris. Je lis la Bible, les écrits spirituels, les vies de saints, *L'Imitation de Jésus-Christ* qui est l'un des livres les plus lus au monde. La théologie m'a, un temps, passionné. Je dévorais les ouvrages qui me tombaient sous la main, je n'en parlais évidemment pas, parce que la théologie ennueie tous ceux que je connais. Puis, avec les années, j'avoue que je l'ai un peu délaissée : ces spéculations me semblaient parfois stériles, elles n'éclairaient pas mon chemin. Je sais que je ne réussirai pas à atteindre la vérité parce qu'elle est de l'ordre de l'inaccessible, en tout cas dans la vie de chair, mais je la cherche quand même. Je ne serai jamais le Bouddha, mais je peux essayer d'y tendre.

J'ai cherché aussi, je cherche encore, auprès des hommes de religion, même si je ne parle pas forcément de religion avec eux : le fait qu'ils soient « dedans » m'interpelle. J'ai rencontré l'abbé Pierre, sans d'ailleurs lui parler. Nous partagions le même réfectoire, dévolu aux retraits, dans l'abbaye de Saint-Wandrille, dans le pays de Caux. À l'heure des repas, un lecteur débitait l'actualité sur un ton monocorde, nous l'écoutions tous religieusement. Nous ne disions pas un mot, nous mangions lentement, consciencieusement. Quand j'ai réalisé que

cet homme qui s'asseyait toujours en bout de table, avec nous, concentré sur ses pensées, était l'abbé Pierre, je n'ai plus osé aller vers lui. J'étais terriblement impressionné.

J'ai eu d'autres échanges, presque aussi silencieux, avec un swami indien. Les maîtres orientaux communiquent beaucoup par le silence, et c'est divin. Mais moi, à cette période de ma vie, j'avais besoin de parler.

Et j'ai cherché auprès des philosophes. J'ai été proche de Gustave Thibon, un philosophe chrétien, ami de Simone Weil, une sorte de génie autodidacte que j'ai rencontré à plusieurs reprises. La première fois, c'était sur un plateau de télévision, lors d'une émission qui m'était consacrée. Mes proches avaient glissé son nom aux producteurs dans une liste d'invités surprises. J'avais lu l'un de ses livres que j'avais énormément apprécié. Il était assez rétif aux caméras, il était quand même venu, et j'en avais été fort étonné : je ne m'attendais vraiment pas à sa présence sur ce plateau ! Nous avons passé un moment très sympathique, puis il m'a invité en Ardèche, chez lui, où il vivait avec sa fille. J'y suis allé, j'ai connu l'un de ces moments qui, par la suite, ne s'oublent plus jamais. Il m'a assis en face de lui, sur un petit tabouret recouvert d'une sorte de tapis. Il s'est installé sur sa chaise, qui était surélevée. J'étais presque au niveau de ses jambes. Et pendant des heures, il a déversé ses paroles, il a brossé un tableau de l'existence, avec les yeux sur

la ligne bleue des Vosges. C'était génial. Somp-tueux. Dieu sait si j'ai rencontré de grandes stars dans ma vie professionnelle, mais je n'ai jamais été aussi impressionné, aussi ébloui que ce jour-là, en Ardèche. Des années plus tard, un volume lui a été consacré par les *Cahiers de l'Herne*. Et parmi des penseurs dont nul n'était surpris qu'ils soient là, il y avait mon interview. Moi, un chanteur de variétés ! J'ai souri en me voyant au milieu de tous ces grands intellectuels, racontant Gustave Thibon avec mes mots, à travers mon expérience.

J'ai eu la chance d'être obligé de chercher, parce que durant une période de ma vie, j'ai été au fond du trou, et que j'avais besoin de trouver des réponses. Nous sommes sans doute nombreux à chercher, mais nous n'en parlons pas. Chacun cherche dans le secret de son intimité, avec des hauts et des bas, avec ses passions, ses traits de caractère. Avec le temps, je pense avoir appris où se dissimule la sagesse, et j'essaye de ne pas me fermer quand elle est à ma proximité. Je fais en sorte d'intégrer ce que j'ai appréhendé d'elle dans ma vie de tous les jours. Je cherche à être le mieux possible, mais je n'y arrive pas à tous les coups.

J'ai cherché, je l'ai dit, dans d'autres spiritualités et religions, avant de trouver mon chemin dans Jésus. Jésus est ma vérité ; bien sûr, idéalement, j'aimerais bien que nous nous réunissions tous autour du même Dieu, mais ne rêvons pas trop quand même... Je ne renie pas les autres religions :

elles intéressent le chrétien que je suis. La diversité des croyances, des cultures, des histoires, des langues est tellement humaine, tellement belle ! Le monde serait certainement fade si nous étions tous identiques, si nous ne vivions pas ces différences qui nous apportent tant mutuellement, qui nous obligent, chacun, à regarder encore plus profondément dans sa propre foi, à développer encore plus ses qualités, à réfléchir. Je suis désolé que les religions soient le principal facteur de mésentente sur Terre, mais je ne les renie pas pour autant. Et puis, après tout, s'il n'y avait pas plusieurs religions, plusieurs réalités, plusieurs couleurs, nous n'aurions pas à surmonter les différences, à vaincre le racisme et la haine, à apprendre des langues et des usages, à découvrir l'inattendu, l'inconnu ; nous n'aurions pas à nous efforcer de comprendre l'autre, à lui tendre la main. La compassion n'aurait pas existé parce que l'on n'en aurait pas besoin. Le monde serait-il alors plus beau ? Je ne le pense profondément pas. Cette multiplicité, que je crois voulue par Dieu, est nécessaire à notre développement, à notre quête de la vérité.

Je ne suis pas parfait, je ne l'ai jamais été. « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades [...]. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs », dit Jésus (Matthieu 9, 12-13). Jésus fréquentait des pécheurs : des publicains, des prostituées. Je suis un pécheur, et je suis entouré de ceux que l'on

appelle pécheurs, ceux qui « prennent une autre route », comme le chantait Brassens. Des personnes atypiques, qui ne sont pas dans le moule. Ce ne sont pas des escrocs, des salauds, mais des vagabonds. De grands cœurs qui savent donner, être touchés, des personnes formidables d'humanité. Quand j'étais jeune, en tournée, nous finissions nos soirées dans des « bars à prostituées », à boire un dernier coup, une fille sur les genoux. Des filles sympas, qui n'avaient pas besoin qu'on leur raconte des histoires : c'étaient elles qui nous en racontaient. Nous ne cherchions pas la « passe », mais la connivence entre gens de la nuit. La tendresse. Être en quête de la vérité ne veut pas dire se cantonner à la fréquentation des saints. D'ailleurs, des saints, je n'en connais pas beaucoup. Et si j'en connaissais, je pense que je les laisserais tranquilles. Je vis avec des pécheurs comme moi, je les aime bien, et c'est ainsi que je poursuis ma recherche. Sans en parler, dans ma plus profonde intimité.

Je ne sais pas si je suis un bon chrétien, et je ne sais pas si on peut jamais le devenir : la voie que j'ai choisie est d'une redoutable exigence. Je ne sais même pas ce que signifie être un « bon chrétien » : il est déjà si difficile d'être un chrétien ! Aussi difficile que d'être un saint : seul Dieu est saint... Le chrétien, en tout cas à mon sens, n'est pas celui qui participe à tous les rituels jusqu'à se muer en grenouille de bénitier. Le chrétien est celui qui porte

sa croix, et peu en sont capables ; il est celui qui suit l'Évangile ou plutôt essaye de le suivre, celui qui commence à appliquer les enseignements de Jésus. À vrai dire, je ne sais pas si je peux revendiquer le titre de « chrétien ». Je suis chrétien de croyance, mais suis-je vraiment chrétien ? Dieu seul le sait. Je me sais imparfait, je m'en console en me disant qu'à part Jésus-Christ, nul n'est parfait. J'essaie de l'imiter, mais je n'y arrive que très difficilement. Alors je porte ma croix.

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive », dit Jésus (Matthieu 16, 24). Nous avons tous une charge sur nos épaules, mais nous ne nous rendons pas compte que la croix, c'est la joie ; porter son fardeau volontairement, à la suite de Jésus, est l'un des secrets de la joie. Entendons-nous : comme tout le monde, j'ai connu des épreuves, j'en connais encore. Elles me sont tombées sur le dos, peu importe comment, là n'est pas la question. Je peux me **révolter**, les refuser, pleurer, crier, mais ensuite ? Accepter de les porter ne signifie pas vouloir qu'elles se prolongent ni se perpétuent ! C'est tout simplement, dans l'esprit d'un chrétien, prendre acte de ce fardeau. Au fond, que l'on soit ou non chrétien, a-t-on vraiment un autre choix ? Accepter ne signifie pas acquiescer, mais choisir quand même de continuer. En devenant disciple de Jésus, j'ai compris que Dieu n'est pas un salaud qui nous inflige des épreuves. Au

contraire : face aux épreuves, face aux croix de la vie, face aux misères inéluctablement engendrées par la Création, je sais désormais que Dieu est là pour me donner la force et m'aider à les porter, à l'exemple de Jésus ; pour m'aider, souvent, à m'en débarrasser. C'est difficile à admettre, mais le fait de se placer dans cet état d'esprit n'est-il pas la seule voie réaliste de survie ?

Il m'arrive, quand je parle à Dieu, de rouspéter, de Lui dire que cette épreuve-là n'est pas forcément opportune. J'entends alors Jésus me rappeler que chacun doit s'accommoder de ce qui lui est donné, porter sa croix et le suivre. Prendre sa route. Personnellement, et malgré tous mes efforts, je ne suis pas encore quelqu'un qui porte allègrement sa croix. Il m'arrive de le faire, mais, trop souvent, j'essaie d'oublier son existence, je la laisse de côté et je tente d'avancer. Pourtant, à un moment ou à un autre, il faut bien que je la reprenne pour rentrer à la maison. L'avoir provisoirement occultée ne l'a jamais faite disparaître. Agir l'a toujours allégée.

Ce livre, je l'ai dit, est d'abord le fruit de mon expérience. J'ai expérimenté les croix, celles-ci ont été pour moi une démonstration implacable de la réalité du karma – un mot sanskrit qui désigne à la fois l'acte et ses conséquences. Je crois profondément que tout est karma. Dans l'entendement des traditions orientales comme le bouddhisme, l'hindouisme ou le jaïnisme, le karma est un far-